

## Obéir et résister

Le soir du jeudi saint 2002, la télévision française abordait la question de l'obéissance et de la résistance à l'Institution dans l'Eglise catholique ; ceci, à travers des figures emblématiques qui se sont opposées au discours officiel dans des domaines très variés : celui de la recherche scientifique avec le père Teilhard de Chardin ; le domaine théologique avec Henri de Lubac et M. Dominique Chenu ; le domaine politique avec les Pères Chaillet et de Montcheuil, refusant l'allégeance à l'occupant nazi ; le domaine du témoignage évangélique avec des prêtres ouvriers ; le domaine du renouveau ecclésial et de la libération des opprimés avec Mgr Roméro et Gustavo Gutierrez...

Tous ont en commun des démarches, des attitudes et des situations qui rappellent celles du Maître unique dont ils se réclament, Jésus de Nazareth. Les idées nouvelles qu'ils expriment par leurs paroles et leurs écrits sont manifestement incomprises et rejetées par « *les anciens, les grands prêtres et les scribes* » régissant l'Eglise au Vatican ou dans la France des années 1920-1980. Tous –ou presque- font l'objet de critiques sévères, de jugements scandaleux, d'exclusions douloureusement vécues et, après coup, de réhabilitation ou de remises au premier plan favorables. Tous également ne renient rien de leurs idées, même s'ils doivent les tenir un moment sous le boisseau ; ils sont persuadés que ces idées, ces visions du monde finiront par percer et se répandre. « rien n'est plus difficile que d'arrêter une idée en marche », dit Teilhard de Chardin.

La force spirituelle et la lumière évangélique qui émanent de ces témoins pose une fois de plus la question de la manière de lire le message de Jésus Christ à notre époque, et ce qui en est donné à voir à nos contemporains à travers la proposition de foi des instances officielles. Se pose aussi la question de l'obéissance et/ou de la résistance au courant dominant dans la communauté des disciples de Jésus, et comment Jésus lui-même a vécu cette tension en son temps.

Obéir et résister : deux mots qui semblent incompatibles. Et pourtant, dans la vie de Jésus, l'obéissance à son Père a été faite de multiples résistances aux comportements reçus et aux autorités diverses, principalement religieuses.

La spiritualité des siècles passés, notamment dans le contexte du pouvoir grandissant des responsables chrétiens, a mis l'accent sur l'obéissance inconditionnelle de Jésus, en s'appuyant sur les paroles de l'Écriture : « *Il leur était soumis* », « *Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort et la mort sur la croix* ». Cette obéissance à Dieu par la médiation des humains investis de l'autorité arrange certainement les personnes chargées de donner des ordres. Nul doute qu'elle contribue aussi à faire grandir dans la sainteté ceux qui voient là un chemin de perfection. Faut-il absolutiser cette démarche ?

Pour Jésus, en effet, l'obéissance est d'abord la fidélité aux vouloirs de son Père, concrètement exprimés à travers les commandements et les préceptes de la Loi, signes de l'Alliance avec Dieu. En tout premier lieu, le commandement fondamental : « *Ecoute Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique ; tu l'aimeras de tout ton cœur...* » Avant même le « tu aimeras », il y a le « écoute ! », ouvre l'oreille de ton cœur au message qui éclaire ta vie.

Comme tout fils d'humanité, Jésus de Nazareth commence par accueillir de ses parents les valeurs essentielles données en même temps que le gîte et le couvert. « *Il leur était soumis* » (Lc 2,51) ; rien de plus naturel pour un enfant ! Il n'y a là aucune humiliation, mais au contraire un chemin valorisant pour « grandir en sagesse, en âge et en grâce ». Cette construction progressive de sa personne passe aussi par l'écoute de ses proches, de ses amis, des commentateurs de l'Écriture à la Synagogue de Nazareth ; sans doute aussi par le respect des lois civiles destinées au bien de son pays : rendre à César ce qui est à César ... Jésus intègre ces différents savoirs et les transforme en sagesse de vie, grâce à son propre jugement. On n'imagine pas que ce fut sans heurt ni révolte, sans incompréhension parfois, comme il en va chez tout être humain. Un jour il entend l'appel à sa mission de prophète.

Parti annoncer le Royaume, Jésus continue d'être à l'écoute et d'élargir ses horizons au hasard des rencontres, notamment ces instantanés avec des gens d'une autre religion, d'une autre culture : la cananéenne, le centurion... Venu d'abord pour les brebis perdues de la Maison d'Israël, il découvre peu à peu l'universalité de sa mission.

Et, du coup, il relativise les absolus prononcés par les penseurs et les hiérarques de son petit peuple. Quand ces derniers s'arrêtent au milieu du gué, en sacralisant à l'excès ce qui n'est qu'un moyen pour changer de vie (la Loi, le sabbat...), Jésus entend l'appel à passer sur l'autre rive, là où fleurit la vie en toute liberté. Et il dit : « *Le sabbat est fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat* ». Le véritable critère de discernement, la seule parole digne d'être obéie est celle-ci : « *Est-il permis ou non de sauver une vie le jour du sabbat ? Ce jour-là est-il permis de faire le bien ?* »

On passe du terrain de la prescription à celui du bien de l'être humain. Cette démarche ne va pas contre les préceptes de la Loi mais au-delà, dans le sens où Jésus dit : « *Je ne suis pas venu abolir la Loi, mais la mener à son terme* ». Il ne faudrait pas y voir une solution de facilité, car cette obéissance est onéreuse, humble recherche et tension permanente.

Alors les grands prêtres et les anciens qui restent figés sur la lettre des commandements ne sont plus perçus comme les ultimes référents ; ils n'ont pas à être suivis inconditionnellement.

Mais quitter leur chemin fait courir des risques. A leurs yeux, Jésus devient un dissident à éliminer ; son obéissance à Dieu est comprise comme une résistance à leur égard. Avec une force intérieure que nulle autorité ne peut arrêter, Jésus choisit de mettre en pratique le « *tu aimeras* » selon les modalités concrètes acceptables par sa conscience d'homme croyant. Son chemin de liberté n'est pas une indépendance forcenée ni un mépris orgueilleux de toute autorité, comme pourrait l'être la fuite en avant d'un gourou déconnecté des impératifs de la vie au quotidien. On juge l'arbre à ses fruits, et Jésus obéissant produit manifestement les fruits de l'Esprit décrits par St Paul: « *charité, joie, paix, patience, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi* » (Gal 5, 22).

Prophète de l'amour non-violent, il n'a qu'une solution face à ses persécuteurs: affirmer calmement et fermement ce qui le fait vivre, au risque de l'exclusion. En un mot : résister. Le Fils de l'homme sans défense est qualifié d'agneau mené à la boucherie: image équivoque, qui traduit mal le bouillonnement intérieur du résistant face au mal.

Son intention est même trahie par les bien-pensants qui sacralisent sa démarche et en font un acte sacrificiel exigé par son Père ; l'oraison du mercredi saint en porte la trace : « *Puisque tu as voulu, Seigneur, que ton Fils fût crucifié pour nous afin de nous arracher au pouvoir de Satan...* » Non ! Le Père n'a pas voulu la mort de son Fils et il ne lui en a pas donné l'ordre. Il a voulu « seulement » que son Fils assume pleinement toutes les conséquences d'un amour qui résiste à découvert aux violences de la haine.

Fidèles à cet exemple, et dans le même esprit, les Apôtres Pierre et Jean traduits devant le Sanhédrin déclareront : « C'est à Dieu qu'il faut obéir, plutôt qu'aux hommes. » (Act 4,10)

Cette obéissance à la vie et aux événements, dans une attention aux grands appels évangéliques, conduit les pèlerins de l'Absolu vers le dépassement de bien des relatifs.

Dans le peuple de Dieu aujourd'hui, comme il y a cinquante ans ou dix neuf siècles, existent des témoins et des imitateurs de Jésus dont la voix ne consono pas avec celle de certains représentants de la pensée officielle, sur des points de théologie, de connaissance scientifique, de fonctionnement ecclésial, etc... Au nom de la fidélité à leur conscience –cette liberté de conscience déclarée fondamentale par le concile Vatican II, au nom aussi d'une conception de l'obéissance qu'ils puisent dans les Evangiles, ils résistent à des manières de penser et d'agir qui sont aussi éloignées de notre monde actuel que ne l'étaient en leur temps les positions des adversaires de Jésus. Au risque d'être qualifiés de dissidents, ils ne peuvent et ne veulent entrer dans le jeu des « serments de fidélité » où l'on fait dire aux intéressés leur adhésion de l'intelligence et de la volonté à des thèses d'hier qui demain n'auront plus cours.

Ils mourront peut-être hors des frontières visibles de la Cité sainte, mais leur geste aura valeur d'obéissance au Père, comme celui de l'Exclu mis en croix hors des murs de Jérusalem. Ils sont eux aussi le bon grain tombé en terre en vue d'une résurrection promise.

Claude BERNARD